



LITTÉRATURES

AMÉRIQUES

**JÉSUS T'AIME!** La déferlante évangélique. – Lamia Oualalou

*Cerf, Paris, 2018, 288 pages, 20 euros.*

D'où provient « la déferlante évangélique » brésilienne? C'est la question à laquelle Lamia Oualalou répond dans cet essai. S'appuyant aussi bien sur des témoignages de fidèles que sur l'expertise d'universitaires, elle documente l'essor des évangélistes dans le plus grand pays de l'Amérique du Sud pour en analyser les causes : « Il n'est pas sûr que les raisons du succès soient seulement religieuses. » Au contraire, elle suggère que la propagation de l'évangélisme constitue une forme de réponse au désengagement de l'État. Oualalou montre comment ce courant – composé de multiples Églises – propose un mode de vie calqué sur les logiques capitalistes (éloge de la consommation, théologie de la prospérité, séduction, etc.) et profite de passeurs qui se consacrent à l'occupation des esprits : des pasteurs, qui disposent de moyens considérables pour s'implanter dans l'espace public, irriguer les réseaux sociaux et les médias traditionnels, notamment les radios, le plus efficace moyen de toucher les plus pauvres. La sphère politique subit également l'impact du tsunami : en 2016, M. Marcelo Crivella, un évêque évangélique, est élu maire de Rio de Janeiro.

NIDAL TAIBI

**HISTOIRE D'UNE SANS-PAPIERS.** Traversée du désert de Sonora-Arizona. – Ilka Oliva Corado

*Éditions Nzoï, Kinshasa, 2017, 114 pages, 9 euros.*

Ilka Oliva Corado a émigré clandestinement aux États-Unis en provenance du Guatemala, en 2003. Pour elle comme pour ses compagnons de fortune, la traversée à pied du désert frontalier s'est révélée un cauchemar : les hôtels de migrants dans des villes abandonnées, les extorsions des cartels, de la police, les lumières des projecteurs, les tireurs embusqués, les chasses à l'homme, les haut-parleurs juchés sur des pick-up, les fourgons à chiens, les morgues pour clandestins, la peau qui se déchire contre les barbelés... Même pour un public averti, ce récit à la première personne surprend. Quand on migre, il faut aller vite, et chaque douleur est finalement vite effacée devant l'urgence d'affronter la suivante. L'auteur nous fait vivre cette expérience de l'obstination et de la résilience étape par étape et au rythme où elle les a vécues. La souffrance et l'effroi s'installent dans le silence qui suivra cet itinéraire. « La frontière est une voleuse, qui dessèche peu à peu l'âme. » Ce n'est que dix ans plus tard qu'elle transforme son épreuve en ce récit puissant et sa douleur en un acte de résistance.

GREGORY LASSALLE

**L'ÉCONOMIE AMÉRICAINE.** – Anton Brender et Florence Pisani

*La Découverte, Paris, 2018, 128 pages, 10 euros.*

Le maintien artificiel du plein-emploi peut avoir un coût social élevé : c'est la leçon de cette synthèse proposée par deux économistes, enseignants à l'université Paris-Dauphine. En effet, les différentiels de productivité entre le secteur manufacturier et celui des services ont conduit les États-Unis, pays produisant le quart du produit intérieur brut mondial, à une large ouverture aux importations de biens manufacturés et à une tertiarisation de son économie, conjuguées à une pression baissière sur les salaires des moins qualifiés. L'efficacité des politiques budgétaires, puis monétaires, pour endiguer la crise financière de 2008 s'est progressivement tarie. La préférence de l'État pour le laisser-faire a grippé le partage des gains de productivité, base du modèle social. Ni l'allègement de la fiscalité des entreprises voté par le Congrès ni les solutions de rechange au salariat générées par l'économie de plate-forme ne juguleront l'érosion des revenus du travail. Si l'élection de M. Donald Trump reflète le désarroi de classes moyennes paupérisées, l'impasse économique et sociale des États-Unis semble bien préfigurer celle d'autres économies comparables.

ANDRÉ PRIOU

**MILAGRO SALA, L'ÉTINCELLE D'UN PEUPLE.** – Alicia Dujovne Ortiz

*Des Femmes - Antoinette Fouque, Paris, 2017, 268 pages, 12 euros.*

L'auteur, écrivaine argentine vivant à Paris, est allée enquêter sur place, dans la province de Jujuy (Argentine), sur la figure de Milagro Sala, la prisonnière politique la plus célèbre du pays. Fondatrice du mouvement Tupac Amaru – qui se réclame du triple héritage de ce héros de la résistance indigène aux conquérants hispaniques, d'Ernesto « Che » Guevara et... d'Eva Perón –, elle a réussi à organiser les plus démunis et les indigènes pour réclamer leurs droits les plus élémentaires : logement, santé, éducation. L'ouvrage montre la grandeur et les limites du personnage, placé en détention provisoire en janvier 2016 : entre autoritarisme et générosité, verticalité péroniste et auto-organisation populaire. Persécutée par les gouvernements de droite – celui de la province, et, depuis un an, celui au pouvoir à Buenos Aires –, poursuivie pour plusieurs motifs (association illicite, extorsion, détournement d'argent public, etc.), Milagro Sala est perçue comme une dangereuse porte-parole des populations méprisées et indigènes opprimées. Le Groupe de travail des Nations unies sur la détention arbitraire, la Commission interaméricaine des droits de l'homme (CIDH) de l'Organisation des États américains, Human Rights Watch et Amnesty International ont condamné son incarcération. Préfacé par Adolfo Pérez Esquivel, Prix Nobel de la paix, ce livre se veut une contribution à la campagne internationale pour sa libération.

MICHAEL LÖWY

EUROPE

**FOR THE MANY.** Preparing Labour for Power. – Sous la direction de Mike Phipps

*OR Books, Croydon (Royaume-Uni), 2017, 250 pages, 12 livres sterling.*

En 2015, M. Jeremy Corbyn prend la tête du Parti travailliste. Les Bernard Guetta britanniques se gaussent alors d'un homme que ses convictions – « archaïques », « poussiéreuses », bref, trop à gauche – condamneraient à la déroute électorale. Trois ans plus tard, le nombre de militants travaillistes a bondi d'environ 200 000 à plus de 550 000. Si des élections générales devaient être organisées dans les prochains mois, nul n'imagine plus vraiment que le « dinosaure » d'hier ne dé fasse pas ses valises au 10 Downing Street. La gauche aurait donc tort de ne pas se préparer au pouvoir. C'est à cet effort qu'entend contribuer l'ouvrage de Mike Phipps. Les auteurs qu'il a réunis se répartissent plusieurs aspects du manifeste travailliste de 2017 pour en interroger la portée ou en évaluer les conditions de mise en œuvre. Telle Hilary Wainwright, qui rappelle : « Penser au Chili ou, plus récemment, à la Grèce permet de se souvenir de la puissance des forces qui se dressent devant tout gouvernement radical menaçant les intérêts du capital. » Il ne suffit donc pas de voter, conclut-elle : il faut également s'organiser...

RENAUD LAMBERT

PROCHE-ORIENT

**GENS DE GAZA.** Vivre dans l'enfermement. Témoignages 2011-2016. – Collectif

*Riveneuve éditions, Paris, 2017, 176 pages, 15 euros.*

Fort d'un DVD multilingue, *Gens de Gaza* est un outil précieux pour donner la mesure de l'enfermement de deux millions de Palestiniens sur un lacet de terre pris en tenaille entre l'Égypte et Israël. Astucieusement construit, avec un retour sur l'histoire, la situation aujourd'hui et des chapitres thématiques sur les questions épineuses – la religion, la résistance armée ou non armée, les divisions palestiniennes, la campagne Boycott, désinvestissement, sanctions (BDS)... –, il est riche en informations et réflexions. Écrit à plusieurs mains, il restitue de nombreux et percutants témoignages, d'enfants et d'adultes, et rend compte de l'engagement des militants de la solidarité contre cet étranglement. Si cette bande de terre occupe une place si particulière dans le conflit israélo-palestinien, c'est aussi, comme l'écrivait Mahmoud Darwish, parce que « Gaza est une leçon brutale et un exemple éclatant pour ses ennemis comme pour ses amis. (...) Son histoire est à la hauteur de celle d'une véritable patrie ».

MARINA DA SILVA

**REFUZNIS.** Dire non à l'armée en Israël. – Martin Barzilai

*Libertalia, Paris, 2017, 200 pages, 20 euros.*

Dans une société militarisée comme l'est celle d'Israël, refuser de prendre les armes revient à « accepter de porter un stigmate » souvent indélébile, résume Eyal Sivan dans sa préface. En 2008-2009, puis en 2016, le photographe Martin Barzilai a rencontré quarante-sept refuzniks israéliens, dont quatorze femmes, âgés de 18 à 72 ans. Trajectoires et motivations diverses pour ceux dont les gouvernements ont toujours veillé à rendre difficile, voire impossible, l'organisation collective : des militants communistes ou de la gauche antisioniste ; un ancien commando traumatisé par la vision de ses camarades morts ; une native du Brésil accusée de sabotage pour avoir pris des comprimés en vue de se faire réformer ; un membre fondateur du collectif ActiveStills, incarnant la nouvelle génération de militants anticoloniaux... Le motif politique n'est pas toujours central, mais tous partagent un point commun : « Le courage qu'implique l'insoumission dans un pays où la pression de l'État est constante et où le prix à payer en termes d'exclusion sociale et parfois de rejet familial est extrêmement élevé. »

EMMANUEL RIONDÉ

AFRIQUE

**L'AFRIQUE, UNE PROMESSE.** Comment l'Afrique s'éveillera. – Hervé Mahicka

*Michalon, Paris, 2018, 320 pages, 21 euros.*

« L'Afrique est riche mais ses habitants sont pauvres. » Hervé Mahicka, énarque, originaire du Congo-Brazzaville, opposant politique en exil, propose une économie politique du développement de l'Afrique subsaharienne, appuyée sur deux secteurs essentiels : l'agriculture et l'apprentissage. La clé de l'industrialisation elle-même réside, selon lui, dans la hausse de la production agricole, afin de nourrir la population et d'exporter. Mais cela nécessite formation, accès au crédit, technologie et protectionnisme, l'ensemble permettant la sortie de l'économie de rente basée sur les produits miniers. Valoriser et transformer l'économie informelle révélerait les secteurs étouffés par la bureaucratie. Aucun élément de la question n'est négligé : la détérioration de l'échange entre le continent et les anciennes puissances coloniales, le rôle contestable des institutions financières internationales, dont les politiques ont un coût social élevé. L'auteur, qui souligne les conséquences spécifiques du réchauffement climatique sur une Afrique désunie, milite pour une intégration régionale, interrégionale et continentale.

TOM AMADOU SECK

**WHY EUROPE INTERVENES IN AFRICA.** Security, Prestige and the Legacy of Colonialism. – Catherine Gegout

*Oxford University Press, 2018, 400 pages, 35 livres sterling.*

Professeure de relations internationales à l'université de Nottingham (Royaume-Uni), Catherine Gegout s'est spécialisée dans les politiques étrangères et de sécurité européennes. Son dernier livre (en anglais) analyse les causes sous-jacentes (et rarement disséquées) des interventions militaires dans les conflits africains depuis la fin des années 1980. L'auteur se concentre sur les principaux acteurs ayant déployé des troupes sur le continent : la France, le Royaume-Uni et l'Union européenne. Réfutant la thèse d'actions motivées par le principe souvent affiché d'une « responsabilité de protéger », Gegout développe une conviction : lorsque les pays européens (souvent d'anciens colonisateurs) décident d'intervenir, c'est avant tout pour des motifs de sécurité et de prestige, et non pour des raisons essentiellement humanitaires ou même économiques.

O. P.

GÉOPOLITIQUE

**FRONTIÈRES.** Des confins d'autrefois aux murs d'aujourd'hui. – Olivier Zajec

*Éditions Chronique, Paris, 2017, 184 pages, 34,95 euros.*

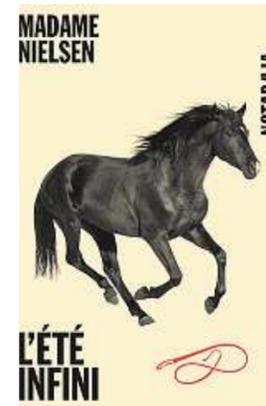
Les lignes en trait plein des cartes ne séparent pas seulement les États d'aujourd'hui ou les empires d'hier. Voyageant dans l'espace et le temps, Olivier Zajec, maître de conférences en science politique, spécialiste des questions de défense et de relations internationales, explore les nombreuses formes et significations des frontières, qu'elles soient physiques, militaires, maritimes, symboliques, mouvantes, idéologiques ou... barbelées. Son ouvrage, didactique, est construit comme un recueil de nouvelles. En trois chapitres (frontières des pouvoirs, des identités et des nouveaux espaces), du limes romain aux frontières du cybermonde, il rappelle que ces lignes peuvent protéger tout autant que séparer, jouer le rôle de ponts tout autant que celui de barrières. Et que les frontières invisibles ne sont pas les moins prégnantes. Un ouvrage en forme d'éloge (« Si rien ne tient entièrement aux frontières, rien ne peut tenir sans elles ») sans que le caractère traumatique de certaines séparations soit éludé. Servi par une cartographie grand format efficace (Jean-Philippe Antoni), l'ouvrage invite à une réflexion sur leur avenir...

CÉCILE MARIN

Tremblement de la lumière

L'Été infini. Un requiem de Madame Nielsen

*Traduit du danois par Jean-Baptiste Coursaud, Les Éditions Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », Paris, 2017, 176 pages, 16 euros.*



C'EST UN ROMAN de vie, de mort, de rêves et de désillusions, de fuites et de renoncements, le livre du destin, le requiem de l'infini. Car la mort va venir, le narrateur nous met en garde, « un peu de patience, elle vient ici comme elle vient dans toute histoire identique à celle-ci, à la fin, peut-être ». Mais, avant cela, il faut poser les lieux – le Danemark, « la ferme blanche » – et, « alors que tout est encore possible, (...) voir l'ensemble des personnages, car il y en a déjà plusieurs, et d'autres encore vont surgir en cours de route, des personnages principaux et des personnages secondaires ».

Il y a d'abord « le jeune garçon, qui est peut-être une fille mais ne le sait pas encore », double du narrateur projeté dans sa propre fiction, car Claus Beck-Nielsen, né homme en 1963, renaît en 2011 sous les traits de Madame Nielsen, auteure et dramaturge. Les autres acteurs de l'histoire apparaissent rapidement : la mère, « aristocratique, blonde et nordique », la fille, dont le petit ami est ce jeune garçon gracile reflet de l'écrivaine, le beau-père, propriétaire terrien multimillionnaire à la jalousie maladroite, les deux frères cadets, et enfin Lars, « le bien bâti, le meilleur ami et le confident de la fille (...), l'incarnation de l'avenir qui ne viendra jamais ».

Car la vie qui arrive n'est pas celle attendue. Mais l'avenir n'est pas encore là, et, même si le roman visite le passé des histoires familiales, seul le présent importe, radieux et prometteur. Les adolescents décident de devenir artistes, la mère de suivre des cours d'histoire de l'art, une communauté naît : « La vie à la "ferme blanche" commence à ressembler à l'étouffé dont sont faits les rêves, à l'image de la vie cent ans plus tôt au sein de la fameuse colonie d'artistes des peintres de Skagen (...), une vie qui est à la fois en plein milieu et tout à fait hors du temps, qui est un monde en soi. »

Un gouffre se creuse alors entre la mère et le beau-père, qui souhaite son épouse au foyer. Avec l'effondrement du couple s'effondre le monde ancien. Maintenant, la mère vit une idylle avec un jeune artiste portugais, maintenant, tous deux sont tels un roi et une reine au cœur de leur royaume. Les autres : de simples figurants, « le peuple ». Le beau-père finit par céder sa place. Au Portugal, après les noces, on admire cette femme qui, montant à cheval comme un homme, parvient à rendre caduques les traditions locales et les stéréotypes sexuels. De retour au Danemark, cette fois c'est à lui de bousculer carcans, coutumes et conventions, « seul, défiant tout – les visages fermés, l'autosuffisance, le protestantisme parcimonieux qui n'a plus d'autre dieu que le travail, l'hiver interminable, l'obscurité ».

Mais l'obscurité, la maladie, la mort auront le dernier mot. Tout comme dans les romans d'Elfriede Jelinek, le narrateur, spectateur impuissant du drame qui se joue, prend le lecteur à partie et lui montre les rouages de la construction romanesque. Le texte s'enroule sur lui-même en de longues phrases poétiques, lumineuses et impitoyables, tel le tourbillon implacable de la fatalité, menant à la victoire des forces obscures qui s'exercent sur les êtres. Le livre refermé, nous savons que « les dernières paroles viennent d'être prononcées, [que] "l'été infini" est définitivement terminé ».

XAVIER LAPEYROUX.

AFRIQUE

Tchad, des étoiles et des crimes

VIELLE tradition africaine : se réunir dans l'intimité familiale ou clanique des cases, ou, plus souvent encore, s'asseoir en cercle au pied de l'arbre à palabres, sous les étoiles, pour écouter la voix magique du conteur. Pendant des siècles, la tradition a ainsi transmis les contes et légendes du continent, et, si l'écriture arrive par l'islam au X<sup>e</sup> siècle, la transmission orale demeure encore longtemps dominante. L'écrivain tchadien Joseph Brahim Seid (1927-1980) s'est construit dans cette richesse. La repartition d'*Au Tchad sous les étoiles*, entre recueil de poèmes et livret de contes, lui rend hommage (1).

Publié pour la première fois en 1962, cet ouvrage fait l'objet d'une réédition commentée. L'éditeur a choisi de saluer le travail littéraire d'un des auteurs majeurs du Tchad. Avec une préface inédite confiée à Nétonon Noël Ndjékéry, autre écrivain tchadien, lui aussi élevé au contact de la langue française pratiquée dans le camp militaire où il grandit aux côtés de son père, soldat de carrière. Le préfacier souligne que la pratique littéraire écrite (en arabe ou en français) est longtemps restée

ténuée au Tchad. Même après l'indépendance (en 1960), dans un pays où « les écoles et les collèges [sont] encore imbibés d'histoires à la gloire de "nos ancêtres les Gaulois" ». C'est dans ce « désert littéraire » que surgit le livre de Seid, qui, subitement, « remplit nos regards de tout le scintillement de la Voie lactée ».

Il n'est qu'à parcourir ce court recueil pour comprendre l'enthousiasme qu'il suscite chez Ndjékéry. Quinze contes explorent brillamment l'histoire ancestrale et tourmentée du peuple tchadien. Une poignée de poèmes en prose déroulés avec une parfaite maîtrise de la langue de Rimbaud ; quinze allégories pour, entre esclavagisme et colonisation, exorciser, en quelque sorte, la mémoire meurtrie. Quelques années avant son récit autobiographique (*Un enfant du Tchad*, Sagerep - L'Afrique actuelle, 1967), Seid a clairement choisi ici la poésie pour exhumer le patrimoine identitaire de son peuple. Mais l'écrivain n'exprime pas seulement le souci de l'héritage culturel et de la belle écriture. Il a été ministre de la justice de 1966 à 1975. Autant dire qu'il connaît les arcanes du pouvoir. À l'heure où le

Tchad, dirigé d'une main de fer par son président Idriss Déby, traverse une (nouvelle et) grave crise sociale et politique, ses contes, qui prennent le contre-pied de l'autoritarisme ambiant en célébrant des héros animés d'un souci éthique, incitent à prendre du recul sur l'histoire du pays... notamment sur la violence qui le gangrène depuis l'indépendance.

C'est ce à quoi invite aussi le linguiste tchadien Zakaria Fadoul Khidir. Grâce à l'anthropologie politique, il dissèque la logique tragique des violences au Tchad (2). Selon l'auteur, qui s'appuie sur des exemples méthodiquement analysés, les préoccupations claniques, voire ethniques, des dirigeants ruinent le pays en empêchant la construction d'un État servant l'intérêt général.

OLIVIER PIOT.

(1) Joseph Brahim Seid, *Au Tchad sous les étoiles. Contes*, Présence africaine, Paris, 2017, 112 pages, 5,20 euros.

(2) Zakaria Fadoul Khidir, *Violences et événements au Tchad. Une approche d'anthropologie politique*, Les Impliqués éditeur, Paris, 2017, 380 pages, 38 euros.